

## JOUR DE MAI

*À Henry Kuttner et Catherine Moore  
puisque c'est « Déjà Demain ».*

Michelle m'appela tandis que je fonçais sur la voie rapide, pressé de rentrer chez moi. Nous étions au soir du 1<sup>er</sup> mai. C'est une date oubliée de nos jours, celle où l'on fêtait le travail et ses héros, avant que le besoin de produire toujours plus ne tire un trait définitif sur les jours fériés. J'avais un petit problème de protection et, profitant de cette faille, une pub tenace vantant les mérites d'une lotion d'après-rasage me poursuivait depuis mon départ du bureau. Dehors, New York trépidait dans une avalanche d'images qui se surpassaient pour susciter auprès du consommateur l'ultime frustration qui ne serait jamais comblée. Heureusement, cette frénésie était refoulée hors de l'habitacle dont une des caractéristiques était précisément de neutraliser ce vacarme.

Je ne ressentis aucune émotion lorsque son nom s'afficha sur l'écran. J'étais peut-être déjà trop détaché du monde. Il y avait deux ans que nous nous étions séparés, mais entendre à nouveau la voix claire de Michelle repoussait dans une sorte de néant coloré les buildings aux façades dégoulinantes de pubs qui défilaient de chaque côté de la route.

— Paul, tu es là ?

— Oui.

Quelque chose d'indéfinissable me faisait répondre mécaniquement.

— Paul, je ne sais pas comment dire...

— Qu'y a-t-il à dire après tant de temps ? fis-je.

— Tout est devenu si différent...

— Peut-être. Es-tu heureuse ?

— Oui. Et toi ?

— Je le suis.

J'avais prononcé ces mots sur un ton égal.

— Beaucoup de choses ont changé, reprit-elle.

— Oui.

— Es-tu remarié Paul ?

— Non.

— Moi non plus.

— Où es-tu ? demandai-je soudain, à la fois serein et troublé.

— À la gare. Je n'ai pas envie de rester dehors.

C'était dit calmement, mais une forme d'angoisse teintait ses paroles. La gare était en effet protégée des pubs qui submergeaient la ville. Je demeurai muet une seconde puis :

— Je passe te chercher.

— Je t'attends.

J'entendis le signal de fin de communication et dictai sur le champ ma nouvelle destination à la voiture. Surprise par ce changement brutal de direction, la pub de l'après-rasage mit quelques secondes avant de me rejoindre pour se coller à nouveau sur le pare-brise. Le visage d'un homme débordant de vitalité – une tête de cadre idéal – s'étalait sur la vitre, louant les bienfaits d'une lotion dont la teneur en phéromones, m'assurait-il, me rendrait irrésistible auprès des femmes. Je fermai les yeux pour échapper à cette hallucination visuelle et olfactive et me maudis encore une fois de n'être plus qu'à demi protégé. Dehors, les publicités se déchaînaient, avides de soutirer auprès de chaque citoyen ses derniers dollars.

BUVEZ...

MANGEZ...

RÊVEZ...

PROFITEZ...

DEGUSTEZ...

GAGNEZ...

CONSOMMEZ ! CONSOMMEZ ! CONSOMMEZ !

L'image de Michelle se forma dans ma tête, nette malgré ces années. C'était celle d'une fille brune, élancée, vêtue et maquillée comme Coarta Mia, l'égérie féminine dont les portraits tapissaient toute la ville. Combien de femmes s'épuisaient-elles à lui ressembler ?

En route, l'après-rasage fut chassé par une pub d'un indice plus élevé, celle des Rédempteurs. Une voix douce et persuasive trompa un instant les défenses de la voiture et me susurra : « *recommencez votre vie en bannissant vos erreurs passées. Abordez une nouvelle jeunesse forte de l'expérience acquise avec l'âge. Frère Scan vous attend et vous propose une renaissance... Rejoignez Frère Scan...* ».

La voiture réussit à rétablir l'isolement phonique et seul le visage envoûtant de Coarta Mia resta accroché à la vitre, ses lèvres délicates articulant des mots silencieux. Ses yeux me fixaient, quelle que soit ma position sur le siège, des yeux bleus terriblement attirants, et je dus fermer les miens pour échapper à son regard.

Arrivé devant la gare, je m'empressai de mettre mes bouchons d'oreilles. Dès que je fus dehors une nuée d'offres de parking m'entoura et, sans chercher à les comparer, j'en choisis une au hasard. Une sorte de déception s'empara des propositions adverses et je sentis monter une forme d'hostilité à mon encontre. Les pubs prenaient de plus en plus d'assurance et s'affrontaient sans merci pour arracher au consommateur le moindre cent. Les plus sophistiquées jouaient sur le registre des émotions profondes et s'efforçaient de culpabiliser celle ou celui qui se permettait de les écarter. Heureusement, l'offre de mon prestataire comportait une option de neutralisation concurrente et, le paiement validé, je pus pénétrer tranquillement dans l'immense bâtiment de la « *New York Central* ».

Je n'y étais pas seul. Une foule bariolée se pressait sous les panneaux indicateurs. De nombreux individus, trop pauvres pour s'offrir une protection, tentaient d'en bénéficier indirectement en s'offrant comme supports vivants exclusifs. Ainsi, dans le silence imposé par la NYC à ses clients, les spots publicitaires qu'ils arboraient déversaient dans le hall des flashes de lumières vives. Je me frayai un chemin à travers tout ce monde, glissant entre une offre unique – c'était *vraiment* le moment d'en profiter, me disait-elle, pour déguster un bon café - et une autre me promettant la fin de mes aigreurs d'estomac. Je n'avais pas d'aigreurs et je n'aimais pas le café. Le bar était devant moi et je supposai que Michelle avait dû s'y réfugier. À ma suite, comme pour les autres clients de l'établissement, les passagers portant des annonces en faveur d'une boisson s'évertuaient à me mettre leur réclame sous le nez. Je leur échappai une fois le seuil franchi.

Dans cet espace préservé, des voyageurs au teint pâle sous la lumière violacée des lampes, muets pour la plupart, se regroupaient autour de tables où trônait l'immanquable distributeur. Aucune publicité n'était admise, proclamait une grande affiche en lettres de feu et aux couleurs de la NYC. Je repérai sans peine Michelle, de dos, assise seule dans un coin de la salle. Je retirai mes bouchons d'oreilles.

— Michelle ? fis-je en contournant sa table pour prendre place en face d'elle.

Je vis tout de suite que le temps avait posé un voile invisible sur son visage. Elle était à la fois semblable à mon souvenir et différente. Je n'aurai pas su établir en quoi tenait cette différence.

— Bonsoir Paul.

— Je suis content de te revoir, lançai-je.

Cependant je ne me sentais pas capable de sourire. Quelque chose d'inexprimé me l'interdisait. Michelle possédait encore ce charme étrange et ce regard qui m'avaient jadis subjugué. Ses yeux noirs recelaient dans leurs profondeurs la promesse d'un paradis mélancolique.

— Moi aussi Paul. Tu n'as pas changé.

Je ne savais pas si ces deux dernières années m'avaient ou non changé. Elles étaient passées comme un souffle, vides de sens, ternes, grises, une suite d'ombres de mois et de jours.

— Que deviens-tu ? demandai-je.

Elle ressemblait plus que jamais à Coarta Mia. Je ne sais pas si Coarta Mia existe. C'est, paraît-il, la femme idéale, mère et maîtresse à la fois, quintessence de la féminité, de la douceur, de la beauté, de la tendresse et du mystère... La Cléopâtre de notre temps. Il y avait une pointe de mystère en effet autour de Michelle : c'est cela qui la transfigurait. Elle ne portait pas de soutien-gorge et les pointes de ses seins se dressaient à travers son corsage. « Exactement comme pour Coarta Mia » pensai-je. Elle esquiva ma question et me dit :

— J'avais envie de te parler.

— Après tout ce temps ? Drôle d'idée.

— Je ne crois pas, rétorqua-t-elle, presque à voix basse.

— Que veux-tu boire ? fis-je pour enrayer un échange qui ne débouchait sur rien.

— Un 824.

Je composai son code sur le distributeur, y ajoutai un 221 pour moi. La machine confirma ma commande dès que j'eus payé les consommations. Quelques secondes plus tard, une trappe s'ouvrit à sa base, libérant un plateau supportant deux verres. Je lui tendis le sien. Comme jadis, elle ne buvait pas d'alcool et elle trempa ses lèvres dans un breuvage bleuté où flottaient des paillettes vertes. En y regardant de plus près, je vis qu'il s'agissait de micro-publicités qui délivreraient leur message une fois en bouche. La NYC trichait me dis-je, en jetant un regard vers la pancarte à l'entrée. Mes goûts étaient plus conventionnels et normalement, c'était un whisky pur qui m'avait été servi. Nous nous examinâmes en silence pendant un instant.

— Qu'as-tu fais dernièrement ? repris-je.

Michelle releva la tête et me fixa bizarrement.

— Je sors d'une renaissance.

— Ah !

C'était donc cela, cette différence impalpable qui l'habitait. Comme des milliers d'autres, elle avait franchi le pas, attirée par la promesse folle de corriger ses errements passés pour s'engager enfin sur la bonne voie.

— Ce qui est écrit est écrit, finis-je par laisser tomber sombrement. Je ne crois pas que l'on puisse revenir en arrière.

— Tu te trompes Paul. Frère Scan...

— Frère Scan n'est qu'un marchand de rêves, m'emportai-je.

— Non, non ! m'assura-t-elle avec une conviction que je ne lui connaissais pas. Tu ne comprends pas parce que tu as peur de tout recommencer.

— Si, fis-je soudainement songeur et regrettant déjà ma sortie. J'aimerais bien tout recommencer, mais c'est impossible : on ne peut pas récrire l'Histoire.

— C'est comme un voyage dans le temps que propose Frère Scan, un retour en arrière...

— Explique-toi.

— Paul, qu'est-ce qui n'a pas marché entre nous ?

— Tu le sais bien, fis-je, ennuyé qu'elle appuie là où cela faisait toujours mal. Nous étions trop différents l'un de l'autre, trop...

— Trop quoi ? me coupa-t-elle.

Je la regardai à nouveau avec attention. Cherchait-elle à m'acculer, à me culpabiliser ? Non, ses yeux ne lançaient pas d'éclairs. Aucune colère ne l'animait. Elle voulait savoir, tout simplement.

— Comment dire ? tentai-je maladroitement d'expliquer. Nous étions trop semblables à deux aimants qui s'attirent...

— Ou se repoussent ? compléta-t-elle. Les Rédempteurs ont démonté la mécanique de notre relation et pointé l'instant décisif où tout à basculé. Nous pouvons repartir de zéro Paul, *tout est corrigé*.

Michelle semblait plus éclatante que jamais et mon incrédulité fondit presque comme neige au soleil devant son enthousiasme. Après tout, peut-être que Frère Scan disait vrai ? Peut-être que l'on pouvait battre à nouveau les cartes, gommer les ratures de la vie ? Oui c'était cela : la seconde où tout avait dérapé n'existerait plus et l'étincelle qui avait embrasé notre couple ne jaillirait jamais. Je me ressaisis lentement.

— Que veux-tu faire ? demandai-je.

Je l'observai intensément. Elle savourait sa boisson et les paillettes publicitaires, au contact de sa langue, devaient débiter leurs slogans dans sa bouche. Comment pouvait-elle se concentrer au milieu de toutes ces voix parasites qui cherchaient à la tenter ? Je n'avais jamais partagé sa confiance aveugle vis à vis des pubs. Elle me sourit pourtant :

— Paul ?

— Oui ?

— Nous avons fait un long détour chacun. Crois-tu qu'il soit possible de...

Elle s'interrompit tandis que des larmes embuaient ses yeux. Soudain je compris pourquoi j'étais venu la rejoindre ici au premier appel de sa part : le vrai monde se réduisait à nous deux et seule existait la femme assise en face de moi. Je l'avais su dès que je l'avais connue. Au bout du long silence qui s'établissait entre nous, ce fut bien moi et non mon subconscient qui répondit :

— Oui.

Le rêve était devenu réalité. Nous quittâmes la gare, pourchassés par une myriade de pubs déchaînées ciblant les jeunes mariés, car nous avons immédiatement officialisé notre seconde union. Je savais qu'il n'y avait pas une minute à perdre, que cela était peut-être trop beau pour durer et que tant que Michelle serait à mes côtés, ma vie aurait un sens. Nous rejoignîmes mon appartement, claquant la porte au nez des publicités qui ne nous avaient pas lâché d'une semelle. Dans la paix et le désordre de mon intérieur, nous nous regardâmes longuement. Je cherchai sur le visage de Michelle les expressions qui me fourniraient les clefs de ses émotions. Elle était plus que jamais pareille à Coarta Mia, belle, parfaite et cependant *humaine*.

— Que veux-tu boire ? fis-je pour la mettre à l'aise en me dirigeant vers le distributeur.

Elle ne me répondit pas et se leva du divan sur lequel elle s'était assise en arrivant. Elle s'approcha de moi et me mit les bras autour du cou.

— Toi, me susurra-t-elle doucement à l'oreille.

Je me réveillai au matin heureux, habité par cette émotion authentique que toutes les annonces commerciales s'épuisent à proposer sans jamais parvenir à la reproduire. Aujourd'hui nous tournons le dos à ce bonheur simple qu'est l'amour. On appelle cela le progrès. Il ne viendrait à l'esprit de personne de dénigrer le progrès.

J'étendis mon bras vers la place qu'occupait Michelle et ne rencontrai que le vide. Étais-je vraiment surpris par son départ ? Frère Scan n'avait-il réalisé qu'un accommodage fragile sur la toile de sa vie ? Nous étions peut-être vraiment trop différents pour que cela marche à nouveau entre nous. Je l'avais déjà admis une fois et pourtant je n'avais pu résister à l'envie de la savoir à nouveau auprès de moi. Je me levai et me dirigeai sans conviction vers la cuisine. Où était-elle allée ? Qu'avait-elle vraiment voulu ? Je ressentais pleinement ce vide familier, cette absence d'envie qui m'accompagnaient chaque jour et rendaient ma vie insipide. Maintenant, comme chaque matin, j'allais déjeuner mornement, encouragé par le message enjoué de ma bouteille de jus de fruits à faire le plein de vitamines. Il y avait eu une oasis enchantée dans le désert de mon existence et celle-ci était déjà loin derrière. Je n'étais pas sujet à l'abattement ou à la colère. C'était plus profond, plus douloureux aussi. Je m'habillai machinalement, prêt à reprendre le cours ennuyeux de mes activités lorsqu'un appel me parvint.

« Michelle » pensai-je tout de suite, soudain fébrile. Il n'y avait en effet personne d'autre susceptible de m'appeler. Mon *télécom* filtrait les communications, surtout celles des pubs d'indices élevés qui se faisaient passer pour des membres de ma famille ou pour des amis. Je n'avais ni famille ni amis.

Ce n'était pas Michelle mais ma banque. La voix joyeuse de Coarta Mia jaillit dans la pièce :

— Bonjour monsieur Stanley. Conformément à la clause 24 de votre contrat, nous vous informons que votre compte possède à ce jour un solde nul.

Hier encore il affichait presque 100000 dollars. C'était tout ce que je possédais.

— Comment est-ce arrivé ? fis-je incrédule et quelque peu déconcerté.

— Votre femme a réalisé une opération.

Cette annonce ne provoqua pourtant en moi aucune réaction marquée, comme si je regardais ma vie se dérouler depuis un point de vue extérieur. Avec un automate au bout du fil, il convenait de poser des questions fermées si l'on voulait obtenir une réponse rapide.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas empêchée ?

— Vous êtes légalement mariés depuis hier soir 20H33. Nous ne pouvons pas nous opposer à votre épouse dans ce cadre, assura gaiement le robot aux accents féminins.

— C'est un retrait ou un virement ? questionné-je, consterné par cette explication.

— Un virement monsieur Stanley.

— Au profit de qui ?

Avant même que ma conseillère virtuelle ne parle, je connaissais la réponse :

— La somme de 94367 dollars a été transférée à l'Ordre des Rédempteurs, laissa tomber la voix voluptueuse de Coarta Mia. Souhaitez-vous une nouvelle ligne de crédit ?

L'Ordre des Rédempteurs occupait un pâté d'immeubles dans le centre de Manhattan. Les publicités qui recouvraient les buildings avoisinants venaient lécher le pied de ces édifices, océan d'images déchaînées et hurlantes à l'élan brisé par le récif que constituait le siège des Rédempteurs. L'entrée de celui-ci tranchait par son austérité sur la tempête environnante. Elle s'ouvrait sur une façade aveugle, de couleur crème, reposante,

attirante, rassurante. Le visage de Coarta Mia s'y inscrivait, masque de sérénité et de beauté au milieu d'un volcan en éruption. Son message pulsait régulièrement : « *Revenez en arrière, naissez à nouveau ! Revivez ! Entrez !* ».

Nous n'avons plus que des ersatz de religions et peut-être ne sommes-nous pas encore assez mûrs pour nous en affranchir ? Le succès des Rédempteurs était sans doute l'expression de cette carence, empruntant aux rites anciens leur pompe et leurs conventions.

Passée la porte, un hall circulaire, blanc, aux proportions démesurées, accueillait les visiteurs, nombreux. Le portrait de Coarta Mia tapissait les murs et son credo s'y répétait à l'infini, promettant aux nouveaux venus la perspective d'une renaissance.

Je me dirigeai vers un des comptoirs garnissant le fond du hall. Des hôtesses en tenues immaculées et maquillées à la manière de l'égérie des Rédempteurs s'évertuaient à renseigner les futurs impétrants au recommencement. Je m'approchai de l'une d'elles et lui demandai :

— Pourriez-vous me dire si ma femme est ici ? Elle s'appelle Michelle Stanley.

L'hôtesse m'adressa un beau sourire commercial et me répondit :

— Je suis désolée monsieur, nous ne donnons jamais ce genre d'information. La plus grande discrétion entoure le séjour de nos clients.

— Il s'agit de ma femme et elle vient de claquer tout mon fric chez vous. J'ai le droit de savoir pourquoi, non ?

Insensiblement, le ton de ma voix monta, étouffant les chuchotements qu'échangeaient les autres visiteurs. Je finis presque par crier. Un silence radical s'établit autour de moi. L'hôtesse me jeta un regard consterné et reprit :

— Monsieur, soyez raisonnable !

— Laissez mademoiselle ! déclara soudain une voix calme derrière moi.

Je me retournai sur le champ. À droite comme à gauche, les chuchotements avaient repris. Frère Scan se tenait devant moi. Enfin un des Frères Scan : ils devaient tous se ressembler, grands et sereins.

— Monsieur Stanley, venez donc avec moi, fit-il en m'invitant d'un large mouvement du bras.

Il était bien tel que les pubs le décrivaient, revêtu d'une bure claire, les yeux bleus infiniment persuasifs, le teint juste hâlé, les lèvres bien dessinées et les gestes accommodants. C'était un mur où venaient se briser l'ironie comme la flagornerie, le siège d'une pensée supérieure qu'aucune critique ne saurait atteindre. Subjugué par ce charisme, je le suivis sans discuter, ma colère subitement éteinte. Nous traversâmes le hall toujours encombré de visiteurs et nous nous dirigeâmes vers une batterie d'ascenseurs. Frère Scan m'invita à prendre place en sa compagnie dans la première cabine qui se présenta. Quelques secondes plus tard, celle-ci nous déposa dans un sous-sol.

— Voyez-vous monsieur Stanley, il n'est pas aisé de reconnaître ses erreurs ! lança-t-il en sortant, sans même me dévisager.

Nous nous tenions à l'orée d'un long couloir qui se perdait à l'infini. Une lumière douce et chaude en révélait les contours. Des portes, toutes identiques, s'ouvraient de chaque côté de cette interminable allée.

— Qu'ai-je commis comme erreur ? répliquai-je. Où est ma femme ?

— Ici bien sûr, me répondit-il. Vous vous fourvoyez monsieur Stanley. Nous nous efforçons d'atteindre la perfection, mais il existe encore une marge d'incertitude. Nous le savons et c'est pour cela que nous travaillons à élaborer le monde qui nous rendra heureux. C'est notre objet social, à nous Rédempteurs, que d'œuvrer à la réalisation de ce merveilleux dessein. Vous vous conduisez en aveugle. Notre devoir est de vous guider pour vous mener vers la lumière.

— C'est une noble tâche, admis-je.

— La plus gratifiante qu'il soit, monsieur Stanley. Tenez, entrez donc.

Nous avons fait quelques pas dans le couloir et Frère Scan venait d'ouvrir une des portes. Elle révélait une petite cellule claire, sommairement meublée d'une table et d'une chaise. Nous y pénétrâmes. Sur un de ses côtés donnait une autre pièce.

— Nos invités séjournent dans ces logements, conçus pour leur permettre de réécrire leur vie. Je vais vous faire visiter celui-ci.

Pourquoi parlait-il « d'invités » et non de clients ? J'aurai dû me laisser bercer par le débit monocorde et apaisant de sa voix, sans me poser de questions mais, encore une fois, mon « moi » prenait du recul et abandonnait les commandes à mon subconscient, ou était-ce à mon instinct ?

— La vie entre nos murs, reprit Frère Scan, demande peu d'effort. Tout est pensé pour le confort de nos invités. Aucune tâche ne leur revient, si ce n'est de se souvenir de l'instant où tout a basculé et d'en démonter les ressorts. Je vous expliquerai comment changer le déroulement de vos actes manqués.

— Oui, fis-je sans curiosité apparente.

— Si vous avez soif, reprit Frère Scan plongé dans son argumentation, ce distributeur répondra au moindre de vos désirs. Je ne parle pas de la nourriture qui est automatiquement proposée et adaptée à vos goûts. Le tout à profusion. Vos paramètres vitaux sont surveillés en permanence et tout écart significatif déclencherait une action adéquate de la part de notre équipe médicale. Personne ne viendra vous troubler si vous avez opté pour la solitude complète, comme en a décidé votre femme monsieur Stanley. Ces locaux sont automatiquement nettoyés durant votre sommeil. L'air est filtré, la température est maintenue à un niveau idéal et le linge est toujours propre.

Dans ce cadre monacal, antithèse de la fureur qui embrasait la ville, une sensation de bien-être m'envahissait peu à peu, agissant sur mes muscles pour les délasser et sur mon esprit pour l'apaiser. Michelle, si proche, me semblait soudain très loin et le ronronnement des paroles de frère Scan me plongeait dans une sorte de catalepsie.

— Plusieurs options vous sont proposées, disait la voix lancinante, selon le degré de difficulté que vous rencontrerez pour regarder votre vérité en face.

— J'aimerais savoir...

— Oui bien sûr, me coupa Frère Scan, intarissable. L'épisode que vous avez choisi de rayer de votre vie requiert des ressources différentes selon l'ancienneté de sa survenue et de sa gravité. Nous offrons une palette de solutions pour atteindre au renoncement, qui va du séjour simple et court en restant connecté avec l'extérieur, à l'isolement complet des années durant. Nous vous assistons dans le retour en arrière que vous avez commandé et nous vous fournissons les clefs de votre bonheur futur. Nous sommes liés par contrat.



Je me sentais bien, câliné par le discours feutré de Frère Scan. La simplicité de l'ameublement, le coloris sobre des parois faisaient de cet endroit un refuge secret et douillet, une cabane perchée dans un arbre ou nichée au fond d'un jardin, une île déserte comme il n'en existait plus. Oublié le tumulte du dehors et Michelle devenait une image diffuse, vaporeuse. Même Frère Scan semblait s'être dissous dans ce nirvana inattendu qui me transportait. Frère Scan n'était d'ailleurs plus là : à sa place se tenait Coarta Mia.

Ce n'était pas une illusion. Je respirai son parfum – un Chypre rare et puissant affirmait la pub qui l'accompagnait en ville. Mon regard se posa sur les courbes envoûtantes de ses seins qui tendaient l'étoffe soyeuse de son chemisier. Ses yeux me souriaient en retour, malicieux, ses cheveux bruns cascadaient sur ses épaules et des mèches rebelles encadraient son visage, donnant à son charme une touche sauvage. Elle capitalisait des siècles de séduction, concentrant sur sa personne tout ce qu'un homme pouvait désirer. Je fis un pas vers elle. Elle me parla, et c'était bien *sa* voix.

— Je t'attendais, chuchota-t-elle.

J'aurai dû répondre quelque chose mais je restai coi. Elle reprit :

— Viens à moi Paul. Il y a si peu de choses à changer pour que tout s'accomplisse. Le souhaites-tu ?

Bien sûr que je le souhaitais. La tentation de l'étreindre était si forte que rien n'existait plus que ce désir, mais que devais-je changer ? Pourquoi cette question me perturbait-elle alors que je n'avais qu'à me laisser aller, à céder à l'appel de ses bras, à celui de ses lèvres fraîches, au contact de sa peau veloutée ? En vérité je ne voulais rien changer, je n'avais *rien* à changer.

— Viens, répétait Coarta Mia, ne me résiste plus.

Son cou palpitait, ses prunelles me brûlaient, son corps m'exhortait à le caresser. Cependant je restai immobile. J'enrageais de me voir cloué sur place, sourd au message pressant que lançaient les courbes affolantes de Coarta Mia. Mon esprit pesait sur mes membres, m'interdisant tout mouvement, tandis que l'envie d'embrasser cette sirène me dévorait. Il y eut un instant de flottement, durant lequel le décor de la pièce s'éclipsa sous mes yeux avant de réapparaître définitivement. Je repris mes esprits. L'hologramme de Coarta Mia s'était volatilisé, et Frère Scan me considérait avec une certaine pitié.

— J'ai peur que vous ayez raté votre vie monsieur Stanley, déclara-t-il du ton attristé d'un professionnel rompu à toutes les situations. Je vous crois incapable de tout reprendre à zéro. Je suis désolé, nous ne pouvons rien faire pour vous.

La cellule où nous nous tenions m'inspirait maintenant un certain dégoût. Les meubles, sans cachet, aux couleurs fades, distillaient un ennui incommensurable. Je me hâtai d'en sortir.

— Je suis très occupé, reprit Frère Scan. Vous voyez toutes ces portes ? Je dois veiller à la satisfaction de nos clients.

Il ne parlait plus d'invités. Il me montra les rangées d'ouvertures qui ponctuaient le couloir de chaque côté. Beaucoup comportaient une étiquette. Il ressemblait maintenant à un concierge veillant sur une armée de boîtes aux lettres. L'aura qui l'avait imprégné s'était évanouie.

— Vous saurez retrouver l'ascenseur par vous-même monsieur Stanley. Je ne vous raccompagne pas.

Il me tourna le dos et s'éloigna. L'ascenseur était proche et je m'y dirigeai l'esprit vide. En chemin, mon regard accrocha une des étiquettes collée sur une porte. Je lus :

Michelle Stanley  
Isolement total  
Ouverture le 02/05/2323  
Réglé au comptant.

Michelle ne sortirait de sa retraite que dans deux ans. Viendrait-elle vers moi à nouveau, convaincue que tout pourrait reprendre entre nous, que les obstacles sur la route de notre bonheur seraient enfin levés ? Je m'approchai de la porte, m'apprêtant à y frapper, mais suspendis mon geste au dernier moment, indécis puis enfin persuadé que cela ne servirait à rien, que rien ne bougerait derrière cette cloison. Je savais néanmoins que je répondrai présent dès qu'elle m'appellerait. Émergerait-elle de sa future renaissance plus forte, animée par cet amour sans réserve auquel nous aspirions désespérément ? Qui le savait ?

L'ascenseur me déposa dans le vaste hall où l'effigie de Coarta Mia encourageait ses futurs clients à se libérer de leurs chaînes. Je quittai sans hâte le bâtiment et immédiatement, une fois dehors, un déluge de publicités me tomba dessus. Je mis mes bouchons d'oreilles pour me protéger de ce fracas et m'engageai sur un trottoir roulant, sans but. Le visage de Coarta Mia apparaissait partout, surpassant les autres publicités par son intensité. Je fermai les yeux pour y échapper.

Malgré cela, il dansait sous mes paupières closes. Alors je sus ce que je ferai de l'argent que j'avais emprunté auprès de ma banque ce matin.